



Research Foundation of SUNY

La Russie dans le système mondial: Géographie ou histoire?

Author(s): Samir Amin

Source: *Review (Fernand Braudel Center)*, Vol. 21, No. 2 (1998), pp. 207-219

Published by: [Research Foundation of SUNY](#) for and on behalf of the [Fernand Braudel Center](#)

Stable URL: <http://www.jstor.org/stable/40241426>

Accessed: 25/06/2014 06:28

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



Research Foundation of SUNY and *Fernand Braudel Center* are collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Review (Fernand Braudel Center)*.

<http://www.jstor.org>

La Russie dans le système mondial

Géographie ou histoire?

Samir Amin

Le double effondrement du soviétisme comme projet social distinct du capitalisme et de l'URSS—voire de la Russie—comme Etat interpelle toutes les théories qu'on a pu proposer tant dans le domaine du conflit capitalisme/socialisme que dans l'analyse des places et fonctions des différents pays et régions dans le système mondial. Ces deux axes d'analyse—le premier privilégiant l'histoire, le second la géographie—se sont le plus souvent exclus l'un l'autre.

I

Dans la tradition du marxisme historique, et singulièrement dans sa version prédominante dans l'ex-URSS, le seul grand problème du monde contemporain reconnu digne de traitement scientifique était celui du passage du capitalisme au socialisme. A partir de Lénine une théorie de la révolution et de la construction socialiste est formulée progressivement, dont je résumerai les thèses dans les termes suivants: (i) le capitalisme doit être finalement renversé partout dans le monde par le moyen de la lutte des classes conduite par le prolétariat, (ii) la révolution socialiste a commencé dans certains pays (la Russie, plus tard la Chine) plutôt que dans d'autres parce que les premiers constituaient, pour de raisons diverses, des "maillons faibles" de la chaîne du capitalisme mondial, (iii) dans ces pays la construction du socialisme est possible en dépit de leur retard de développement, (iv) la transition du capitalisme au socialisme se manifeste donc dans et par la compétition de deux systèmes d'Etats, les uns devenus socialistes, les autres restés (provisoirement) capitalistes.

Dans ce type d'analyse l'histoire—qui commande les particularités sociales et politiques dont sont constituées les différentes sociétés du monde moderne (et entre autres les “maillons faibles”)—est privilégiée, au point que la géographie du système mondial, dans laquelle s'expriment les places et fonctions diverses de ces sociétés, lui est intégralement soumise. Bien entendu le retournement de l'histoire, renversant “le socialisme irréversible” pour ramener au capitalisme, interpelle la théorie de la transition et de la construction socialiste en question.

Dans ce qui pourrait être une analyse du mouvement de l'histoire moderne inspirée du principe fondamental qui est à la base de ce qu'on appellera, pour être bref, le courant de pensée du système et de l'économie-mondes, la géographie prend une autre dimension. Ce qui se passe au niveau du tout (le système-monde) commande l'évolution des parties qui le constituent. Les rôles tenus par l'Empire russe et par l'URSS s'expliqueraient alors par l'évolution du système mondial et c'est celle-ci qui rendrait intelligible l'effondrement du projet soviétique. De même que les extrémistes du marxisme historique ne connaissent que la lutte des classes pour rendre compte de l'histoire, il existe une interprétation extrémiste possible du système-monde qui élimine pratiquement celle-ci, puisqu'elle serait incapable de modifier le cours imposé par l'évolution du système dans sa globalité.

Je rappellerai également ici que des théories rapportant la spécificité de l'Eurasie à sa place particulière dans le système mondial avaient précédé les formulations du système-monde de plusieurs décennies. Dans les années vingt déjà des historiens russes (Troubetzkoi et d'autres) avaient fait des propositions dans ce sens, enfouis dans l'oubli par le conformisme soviétique officiel, ressuscitées au cours des dernières années. Les thèses développées dans l'article de Foursov publié dans *Review* rappellent la théorie de la spécificité eurasiatique par certains aspects, s'en détachent par d'autres.

Je plaiderai ici en faveur d'une synthèse des deux types d'analyse proposés, en le faisant justement sur le cas russe-soviétique, ayant par ailleurs déjà défendu en termes plus généraux cette même perspective, enrichissante pour le marxisme à mon avis (Amin, 1992).

II

Le système du monde, saisi entre l'an mil et l'an 1500, est visiblement composé de trois blocs principaux de sociétés avancées (la Chine, l'Inde, le Moyen orient) auquel s'ajoute désormais, progressivement mais à un rythme de développement rapide à l'extrême, un quatrième pôle—l'Europe. Or c'est précisément dans cette région, marginale jusqu'à l'an mil, que se cristalliseront les transformations qualitatives de toutes natures qui inaugureront le capitalisme. Entre l'Europe et l'Asie orientale—des frontières de la Pologne à la Mongolie—s'étend l'océan eurasiatique dont la position dans le système global de l'époque dépendra largement de l'articulation des quatre pôles dans ce que j'ai appelé le système de l'ancien monde (précapitaliste, ou tributaire si l'on accepte ma qualification des systèmes sociaux qui le composent).

Il me paraît impossible de donner une lecture convaincante de la naissance du capitalisme sans répondre simultanément à deux ordres de questions concernant: (i) les dynamiques des transformations locales en réponse aux défis auxquelles les sociétés sont confrontées, en particulier les dynamiques des luttes sociales; (ii) l'articulation de ces dynamiques qui s'exprime dans l'évolution du système de l'ancien monde pris dans sa globalité, en particulier la transformation des rôles des différentes régions qui le composent (et donc pour ce qui nous occupe directement ici des fonctions de la région eurasiatique).

III

Prendre en considération le point de vue global, et relativiser de ce fait les réalités régionales, c'est d'abord reconnaître que jusque fort tardivement dans l'histoire les deux blocs asiatiques (la Chine et l'Inde) concentrent la grande majorité de la population civilisée de l'ancien monde.

De surcroît on est frappé par la régularité de la croissance de ces deux blocs, qui grimpent en population de 50 millions d'habitants environ chacun deux siècles avant J.C. à respectivement 330 et 200 millions en 1800 et 450 et 300 en 1850. Cette progression fabuleuse doit être comparée à la stagnation du Moyen Orient à partir justement de l'époque hellénistique. La population de cette dernière

région atteint probablement son maximum—50 millions—à cette époque pour décliner ensuite presque régulièrement et se stabiliser autour de 35 millions à la veille de la révolution industrielle et de la pénétration européenne (se rappeler également, par exemple, que la population de l’Égypte qui avait été de 10 à 14 millions d’habitants à certaines époques de l’Antiquité pharaonique a moins de 2 millions d’habitants en 1800, et que le déclin de la Mésopotamie et de la Syrie a été du même ordre). Elle doit être également comparée à la stagnation de l’Europe barbare jusqu’à l’an 1000 (de 20 millions d’habitants deux siècles avant J.C. à probablement moins de 30 vers l’an 1000), puis à l’explosion européenne (180 millions d’habitants en 1800, 200 en 1850).

On comprend alors que l’Europe, lorsqu’elle prendra conscience d’elle-même, sera véritablement obnubilée par la poursuite de l’objectif d’entrer en relations, voire de conquérir, ce fabuleux Orient. Jusque tardivement dans le XVIII^e siècle l’Empire chinois demeure pour les Européens la référence suprême, la société la plus policée, la mieux administrée, ses technologies sont les plus fines et les plus efficaces (Etiemble, 1972). Sa puissance est d’ailleurs telle que c’est seulement à partir de la fin du XIX^e siècle qu’on ose s’y attaquer. Par contre l’Inde, plus fragile, avait bien été conquise, et sa colonisation avait joué un rôle décisif dans l’avancée britannique du XIX^e siècle à la découverte—en passant—puis conquête des Amériques qui absorbera les énergies européennes pendant trois siècles, l’attrance de l’extrême Orient est le ressort principal des initiatives de l’Europe. La fonction de l’Eurasie doit être placée dans cette perspective.

Le Moyen Orient, que je définis comme la région héritière de l’hellénisme (qui fait la synthèse de cinq cultures: l’Égypte, la Mésopotamie, la Syrie-Phénicie, la Grèce-Anatolie, l’Iran), constitue un troisième pôle de civilisation avancée.

L’intensité des échanges entre ces trois pôles commande donc naturellement la dynamique de l’ancien monde. Ces “routes de la soie,” comme on les a appelé, traversaient la région méridionale de l’Eurasie, l’Asie centrale, de la Caspienne à la Chine, au Sud de la steppe kazakh, du Tian Shan et de la Mongolie (Amin, 1991).

Cependant la stagnation relative du pôle moyen oriental (pour des raisons dont l’analyse ne relève pas de cette étude) se solde par un déclin progressif de ces échanges. Cette évolution aura au moins deux conséquences importantes. La première est que l’Europe, en

en prenant conscience à partir des Croisades, verra dans le Moyen Orient non pas la région riche à conquérir pour elle-même mais la zone de transit à traverser ou à contourner pour atteindre les véritables régions intéressantes de l'Asie. La seconde est que la Chine et l'Inde détourneront progressivement leurs regards de l'Ouest vers l'Est, pour se constituer les périphéries qui les intéresseront véritablement en Corée, au Japon, au Viet Nam et dans l'Asie du Sud-est. Les deux pôles orientaux ne seront donc pas intéressés par la recherche active de rapports avec le Moyen Orient en déclin, encore moins avec l'Europe. L'initiative se trouvera donc concentrée dans les mains des Européens. L'océan eurasiatique et l'océan maritime seront alors les deux moyens de passage en concurrence pour permettre aux Européens d'aller en Asie.

IV

L'Europe est, comme nous l'avons déjà dit, marginale jusque vers l'an mil. Comme l'Afrique—qui le demeurera après l'an mil—elle constitue une zone de mouvance dans laquelle les peuples ne se sont encore ni véritablement fixés, ni constitués en sociétés étatiques tributaires. Mais cette périphérie pauvre du système ancien va décoller soudainement, dans la structure particulière qui associe la forme tributaire périphérique féodale (l'émiettement des pouvoirs) et l'universalisme européen de la Chrétienté romaine. Dans la marche qui va conduire finalement à en faire le centre du monde capitaliste et industriel à partir du XIX^e siècle, on peut distinguer des périodes successives, qui définissent à leur tour les rôles que l'Eurasie remplira dans la dynamique accélérée de ce système.

Les Croisades (1100–1250) constituent le premier moment de cette évolution rapide. L'Europe occidentale ("franque") cherche alors à briser le monopole du Moyen Orient, passage obligé (et coûteux) dans ses rapports avec l'Asie orientale. Ce monopole est d'ailleurs commun et partagé entre la Byzance chrétienne orthodoxe et le Khalifat islamique arabo-persan. Les Croisades sont dirigées contre ces deux adversaires et non seulement l'infidèle mahométan comme on le dit trop souvent. Mais finalement expulsés de la région, les Européens seront amenés à chercher à contourner l'obstacle.

Pour le Moyen Orient les Croisades constitueront un accélérateur de son déclin, déclin détournant encore davantage l'intérêt des

Chinois pour l'Occident. Les Croisades facilitent en effet la "turquisation" du Moyen Orient, c'est-à-dire le transfert accentué des pouvoirs à des tribus militaires turcomanes appelées à cette fin, et par là même préparent la destruction simultanée de Byzance et du khalifat auxquels se substituera à partir de 1450-1500 l'Empire Ottoman.

Par ailleurs les Croisades enrichissent les villes italiennes, leur donnent le monopole de la navigation en Méditerranée, et préparent leur rôle actif dans la recherche des moyens de contourner le Moyen orient. Il est intéressant donc de noter ici que les deux océans sont ouverts par des Italiens: Marco Polo qui traverse l'océan eurasiatique russo-mongol et, deux siècles plus tard, Christophe Colomb qui ouvre la voie atlantique.

V

L'Eurasie entre dans l'histoire à ce moment, entre 1250 et 1500 précisément, c'est-à-dire au cours de la seconde phase de l'histoire en question. Cette entrée dans l'histoire marginalise les anciennes "routes de la soie" qui reliaient le Moyen Orient à la Chine et à l'Inde par le Sud de l'Asie centrale au profit d'une liaison directe Europe-Chine, passant plus au nord, par l'Eurasie de l'Empire de Genghis Khan (précisément la route de Marco Polo). Elle ouvre à son tour la lutte séculaire entre les Russes de la Forêt et les Turco-Mongols des steppes pour le contrôle de l'Eurasie. La formation de l'Etat moscovite, sa libération du joug mongol, puis son expansion accélérée à travers la Sibérie, sa conquête militaire des steppes du Sud jusqu'aux mers Noire, Caspienne et d'Aral et au Caucase, enfin celle de l'Asie centrale méridionale elle-même et de la Transcaucasie, constituent les étapes de cette progression prodigieuse.

L'Eurasie acquiert dans cette histoire des caractères particuliers qui la différencient fortement des formations européennes comme de celle de la Chine. Non pas comme on l'a dit souvent un peu trop superficiellement qu'elle soit devenue (ou reste) "mi-asiatique" (et l'expression a évidemment un sens péjoratif). Elle est en réalité trop éloignée du modèle chinois pour mériter cette qualification. Mais elle ne se constitue pas non plus en Etat dense et homogène comme l'Europe le deviendra graduellement avec les Monarchies absolues, puis ensuite dans la forme modèle des Etats nations bourgeois

modernes. L'occupation d'un territoire aussi vaste qu'un océan atténue ces caractères, en dépit de la volonté du pouvoir de St.-Petersbourg à partir de 1700 d'imiter l'absolutisme européen. Dans l'Empire russe le rapport entre les Russes et les peuples turco-mongols de la steppe n'est pas non plus celui que les Européens développeront dans la colonisation d'outre-mer. Les premiers "n'exploitent pas" le travail des seconds comme les Européens le feront dans leurs colonies; le pouvoir (russe s'entend) contrôle l'espace occupé par les uns et les autres. Cette spécificité se perpétuera à sa manière dans l'URSS où les Russes dominent en termes politiques et culturels mais n'exploitent pas économiquement les autres (au contraire les flux de valeur vont ici de la Russie à l'Asie centrale). Il aura fallu la vulgarisation des media à la mode pour confondre ces systèmes profondément différents sous le vocable commun, et superficiel, d'Empire (Amin, à paraître).

L'Eurasie n'aura cependant rempli la fonction d'océan reliant l'Europe à la Chine que pendant un court moment, entre 1250 et 1500, de surcroît à une étape où l'Europe n'a encore pas une capacité d'absorption suffisamment forte pour donner à la fonction de transitaire de l'Eurasie le lustre lucratif que le commerce maritime aura plus tard. Dès 1500 en effet la voie Atlantique-Océan indien se substitue à la longue traversée continentale. Or la substitution n'est pas seulement géographique. Sur leur chemin par l'Ouest les Européens ont découvert l'Amérique, conquise et transformée en périphérie de leur capitalisme naissant, un sort auquel l'Eurasie avait échappé et qui ne pouvait pas lui être imposé. Par là même les Européens ont appris également à coloniser (transformer en périphéries du capitalisme mondial) l'Asie (en commençant par l'Inde, les Indes néerlandaises et les Philippines) puis l'Afrique et le Moyen Orient, dans des formules qui ne sont pas celles que l'expansion russe en Asie avait inventées.

VI

La voie maritime "remarginalise" l'Eurasie à partir de 1500 et jusqu'à 1900 et même au-delà. Or les Russes ont répondu à ce défi d'une manière originale et, par bien des aspects, brillante. Foursov fait observer qu'en 1517 précisément le moine Philopheus proclame Moscou troisième Rome. Observation qui mérite de retenir effectivement l'attention puisque, se situant peu de temps après que la voie

maritime ait été ouverte, elle offre à la Russie une perspective alternative, un rôle exclusif dans l'histoire. Certains—comme Berdiaev par exemple—feront observer que le communisme soviétique poursuit cet objectif du rôle messianique de la Russie dans la progression de l'humanité toute entière.

La Russie se construit donc à partir de là en faisant une synthèse efficace du repliement sur elle-même et de l'ouverture sur l'Occident. La première dimension, celle de sa construction autocentrée, situe donc son modèle aux antipodes même de ce qu'est la périphérisation dans le capitalisme mondial. Elle n'a de pareil que dans la construction autocentrée des Etats-Unis poursuivie de leur indépendance à 1914 ou même 1941. Voici deux espaces qui s'organisent comme des continents autocentrés, obéissant à un pouvoir politique unique. Il n'y en a pas eu d'autres, sauf la Chine à partir de 1950. On ne manquera néanmoins pas de comparer les résultats médiocres obtenus par la Russie-URSS face à ceux, brillants, des Etats-Unis. Il existe une explication conventionnelle de ce fait, qui contient une grande part de vérité: l'avantage que constituait aux Etats-Unis l'absence d'un héritage féodal (argument que je renforce en faisant observer que la Nouvelle Angleterre ne s'était pas constituée comme périphérie du capitalisme). Mais il faut y ajouter que, "isolés" sur le continent américain, les Etats-Unis sont libérés des vicissitudes de la politique européenne et n'ont qu'un adversaire—le Mexique—trop faible pour être autre chose qu'une proie dont ils s'empareront de la moitié du territoire. Par contre la Russie n'évite pas les conflits européens et a dû faire face à des concurrents de l'Europe occidentale et centrale, a été de ce fait envahie par les armées de Napoléon, a subi l'affront de la guerre de Crimée, puis a été de nouveau envahie deux fois en 1914 et 1941.

Cette interférence continuelle entre l'histoire de la Russie et celle de l'Europe était d'ailleurs en partie le résultat du choix russe—puis soviétique—de ne pas s'enfermer en Eurasie mais de rester, ou de devenir, aussi moderne—c'est-à-dire européenne—que possible. C'est le choix de l'Empire St.-Petersbourgeois, symbolisé par l'aigle bicéphale dont une tête regarde vers l'Ouest. Mais c'est aussi le choix de l'URSS qui inscrit son idéologie dans la tradition du mouvement ouvrier européen. Le rejet total qu'elle proclame des idéologies slavophile et eurasiennne qui avaient toujours survécu dans l'Empire russe en dépit de son option officielle occidentaliste en est une conséquence évidente.

VII

La révolution russe ne me paraît pas du tout avoir constitué un épiphénomène qui n'aurait en définitive guère infléchi le cours de l'histoire, une fois la parenthèse soviétique fermée. Je ne vois pas d'autre explication convaincante de cette révolution qu'en faisant intervenir simultanément l'histoire (les contradictions nouvelles introduites par le capitalisme) et la géographie (la position de la Russie dans l'économie-monde capitaliste).

Car le capitalisme introduit bien un défi nouveau à toute l'humanité, aux peuples de ses centres avancés ou de ses périphéries attardées. Sur ce point essentiel je reste intégralement marxiste. Au sens que le capitalisme ne peut pas se poursuivre "indéfiniment": l'accumulation permanente et la croissance exponentielle qu'elle entraîne conduisent l'humanité à la mort certaine.

Son dépassement par une autre forme de civilisation, plus avancée, nécessaire, est d'ailleurs préparé lui-même par l'extraordinaire bond en avant des moyens d'action de l'humanité que l'accumulation aura permise (et c'est une parenthèse dans l'histoire) et par le mûrissement éthique et culturel qui l'aura accompagné.

La question que les Russes se sont posés en 1917 n'était donc ni artificielle, ni le produit curieux de leur prétendu "messianisme," ni particulière aux circonstances du pays. C'est une question qui reste posée à l'humanité toute entière.

Les seules questions qui nous interpellent sont donc à mon avis les suivantes: (i) pourquoi ce besoin de dépasser le capitalisme s'est manifesté avec tant de force ici, en Russie, puis ensuite en Chine, et pas dans les centres capitalistes avancés? (ii) pourquoi l'URSS a-t-elle échoué à transformer ce besoin en un levier de transformation progressiste irréversible?

Dans ma réponse à la première question la géographie du système mondial intervient certainement d'une manière décisive. La formulation léninienne en termes de "maillon faible" est d'ailleurs à mon avis une première tentative d'explication qui allait dans ce sens que Mao généralisera pour les périphéries du système dans la théorie de la révolution continue par étapes à partir de la Démocratie Nouvelle. Il s'agit d'une explication qui prend en considération la polarisation produite par l'expansion mondiale du capitalisme, bien qu'elle ne le fasse que d'une manière imparfaite, comme on peut le voir aujourd'hui. J'observerai ici que la Russie qui croit "amorcer la

révolution mondiale” n’est pas une périphérie. Elle a la structure autocentrée d’un centre, mais attardé, ce qui explique la violence des conflits sociaux qui s’y déploient. J’observerai également que la seconde grande révolution—celle de la Chine—se développe dans le seul grand pays qui ne soit pas véritablement et totalement périphérisé comme le sont l’Amérique latine, l’Afrique, le Moyen Orient, l’Inde et l’Asie du Sud-est, n’ayant jamais été colonisé. A la formule du marxisme chinois bien connue—un pays “mi-féodal, mi-colonial”—je substituerai donc une formule qui me paraîtrait plus correcte—un pays “aux trois-quarts tributaire, au quart colonial” alors que les autres périphéries sont “au quart tributaires (ou féodales si on le veut) et aux trois-quarts coloniales”!

La seconde question appelle une réponse qui précisément part de la remise en cause de la théorie de la “transition socialiste” esquissée plus haut. Celle-ci me paraît inexacte tant au plan de l’histoire qu’à celui de la géographie du capitalisme. Elle procédait d’une sous-estimation de la polarisation (géographique) centres/périphéries, ayant manqué de voir qu’il ne s’agissait pas là du produit des circonstances historiques particulières (la tendance “naturelle” de l’expansion capitaliste étant alors d’homogénéiser le monde) mais du produit immanent de cette expansion elle-même. Elle manquait donc de voir que la révolte des peuples victimes de ce développement forcément inégal doit se poursuivre aussi longtemps que la capitalisme existera. Elle procédait par ailleurs de l’hypothèse que le mode de production nouveau (socialiste) ne se développe pas au sein de l’ancien (capitaliste), mais à côté, dans des pays ayant rompu avec le capitalisme. Je substitue à cette hypothèse celle que, tout comme le capitalisme s’est d’abord développé au sein du féodalisme avant d’en briser la coque, la “longue transition” du capitalisme mondial au socialisme mondial est elle aussi définie par le conflit interne à toutes les sociétés du système entre les tendances et forces de reproduction des rapports capitalistes et les tendances et forces (antisystémiques) dont la logique procède d’autres aspirations, celles qui définissent précisément le socialisme. Bien que cela ne soit pas ici le lieu de développer ces thèses nouvelles concernant la “longue transition,” il fallait que je les rappelle, parce qu’elles constituent l’explication de l’échec soviétique, à mon avis.

VIII

On peut maintenant conclure en posant les questions susceptibles d'éclairer le débat concernant l'avenir non seulement de la Russie mais également du système mondial.

L'échec soviétique ne ramène pas la Russie, ni au XIXe siècle, ni—comme Foursov le suggère—à la période moscovite pré-St.-Petersbourgeois. Parce que pas plus pour la Russie que pour quelque autre pays le retour en arrière n'a de sens en histoire. Plutôt donc que de se livrer à ce genre d'exercice superficiel je préfère regarder l'avenir en partant de l'analyse du présent et de ce qu'il révèle de nouveau par rapport au passé.

Comment sortir du capitalisme, aller au-delà de celui-ci, reste la question centrale pour les Russes, les Chinois et tous les autres peuples du monde. Si l'on accepte la thèse de la longue transition esquissée ici, l'étape immédiate qui constitue le défi auquel nous sommes aujourd'hui tous confrontés serait définie par la construction d'un monde pluripolaire permettant dans les différentes régions qui le composent un développement maximal des forces antisystémiques. Cela implique pour les Russes et les autres peuples de l'Eurasie (ex-URSS) non pas un développement capitaliste illusoire mais la reconstruction d'une société capable d'aller au-delà de celui-ci. Les Chinois sont confrontés au même problème. Et tous les autres peuples également. Savoir si les Russes ou les Chinois seront capables de la faire dans l'avenir immédiat, ou si d'autres peuples le feront moins difficilement, constitue une série de problèmes qui sortent des limites de cette étude.

REFERENCES

- Amin, Samir (1991). "The Ancient World-System versus the Modern Capitalist World-System," *Review*, XIV, 3, Sum., 349-86.
- Amin, Samir (1992). "Capitalisme et système-monde," *Sociologie et Sociétés*, XXIV, 2, aut., 181-202.
- Amin, Samir (à paraître). "Le défi de la mondialisation," *Actuel Marx*; in English, *RIPE (Review of International Political Economy)*.
- Etiemble (1972). *L'Europe chinois*. Paris: Gallimard.

English Summary:

“La Russie dans le système mondial: Géographie ou histoire?”

The double collapse of Sovietism—as a social project distinct from capitalism and as a state, the former U.S.S.R., even Russia—calls into question all the existing theories both about capitalism/socialism and about the role of different countries in the world-system. The two axes—one emphasizing history, the other geography—have been thought of as excluding each other, at least in the extremist versions of each. I believe rather in their synthesis.

The world-system, looked at between 1000 and 1500, had three main centers—China, India, the Middle East. Europe, at first marginal, rapidly became a fourth center. Between the four poles, from Poland to Mongolia, lay the Eurasian ocean dependent on the articulation of the four poles in the precapitalist or tributary system. The origins of capitalism must be sought (a) in the local dynamics of the class struggle in each region and (b) their articulation in the evolution of the overall ancient world.

Until very late, the majority of the civilized populations were located in China and India. Hence, when Europe becomes self-aware, she would be taken with the objective of entering into relation with, even conquering, this fabulous Orient. The Chinese pole resisted European attack until the late nineteenth century. The Indian pole succumbed earlier. The Middle Eastern pole stagnated comparatively.

Europe, marginal until the year 1000, took off suddenly. There were three phases. The first was the Crusades (1000–1250), a “Frankish” attempt to break the Middle Eastern monopoly in relations with East Asia, which failed, but weakened the Middle East. During the period 1250–1500, Eurasia entered history, marginalizing the “southern” Silk Routes in favor of a northern Central Asian route, contested by forest Russians and Turco-Mongols. Eurasia acquired then its distinctive characteristics, different from China and western Europe. The relationship between the Russians and the Turco-Mongols was unlike that of the Europeans and their colonies. It was a politico-cultural rather than an economic domination (and remained so under the former U.S.S.R.).

After 1500, however, Eurasia lost its role as a link between Europe and East Asia. The maritime route remarginalized Eurasia. Their brilliant reaction, as Foursov notes, was to proclaim Moscow

the “third Rome” in 1517—an exclusive, messianic role that the former U.S.S.R. continued. The only parallel is the construction of the United States from its independence to 1914/1941. If the United States succeeded better than Russia, it was in part the absence of feudal heritage, in part its isolation (unlike Russia) from European wars. This Russian involvement in Europe led to its “Europeanizing” thrust, from Peter the Great to the former U.S.S.R.

To explain the Russian Revolution, we must invoke both history and geography—the challenges of capitalism to humanity, and Russia’s position in the capitalist world-economy. Why however the challenge to capitalism first in Russia? And why did it fail?

Why Russia, and then China? Russia was not a periphery; it was autocentric. And China was not totally peripheralized. It was “three-quarters tributary, one quarter colonial.” Why did it fail? It neglected to realize that socialist construction was occurring within capitalism, and not side by side with it. Hence it is necessarily a long transition.

The Soviet failure doesn’t bring Russia back to its past, as Foursov suggests. This is ahistorical. The Russian problem today is to participate in the construction of a pluripolar world, capable of going beyond capitalism.